

III – Papa

Que de regrets je peux avoir en repensant à mon Papa. Bien sûr, j'avais l'excuse de la jeunesse et de l'insouciance mais maintenant, je regrette tant de ne pas avoir profité d'avantage de lui.

Mon père le pauvre, dans sa vie, il n'a jamais eu de cul. Déjà quand il était petit, il n'a pas eu de chance. Sa mère est morte quand il avait cinq ans. Son père s'est retrouvé seul avec ses trois fils parce que mon père avait deux frères plus âgés que lui.

Après la naissance de mon père, ma grand-mère s'est retrouvée enceinte une nouvelle fois. Ils étaient trop pauvres pour avoir un enfant de plus et ils ont décidé qu'elle se ferait avorter.

A cette époque-là, l'avortement était interdit, il n'y avait que les avortements thérapeutiques, pratiqués par des médecins qui étaient autorisés ; les autres étaient lourdement sanctionnés, c'était un délit passible de prison. Aussi, ma grand-mère a fait appel à une « passeuse d'ange » comme on appelait ces matrones qui pratiquaient les avortements à l'aide d'une longue aiguille à tricoter qu'elles introduisaient dans l'utérus en passant par le vagin, pour aller tuer l'embryon. Une fois le bébé mort, tout partait naturellement, comme pour une fausse couche.

Le problème, c'est que souvent, ces avortements clandestins étaient mal pratiqués et il en restait une partie dans le ventre de la mère. Ca pourrissait dans le ventre de la

femme, provoquait une infection et elle en mourait. Ou bien, les conditions d'hygiène étaient douteuses et ça provoquait une septicémie et là aussi, la femme en mourait. De la façon dont ils étaient pratiqués, les avortements étaient bien souvent mortels et les gens le savaient mais quand ils n'avaient pas d'autre choix, ils devaient bien en passer par là.

Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé pour ma grand-mère, toujours est-il qu'elle est morte suite à cet avortement. Bien sûr, comme il ne pouvait pas dire les causes de son décès, mon grand-père a affirmé qu'elle s'était empoisonnée d'avoir mangé des moules qui n'étaient pas fraîches et il n'y a pas eu de suites judiciaires.

Moi, je comprends qu'ils aient pu faire ça. Ils n'avaient pas d'argent et ils ont préféré éviter de faire un malheureux de plus sur terre mais ma pauvre grand-mère a payé ce choix de sa vie. Mon grand-père s'est retrouvé veuf jeune et avec trois enfants dont mon père qui n'avait que cinq ans.

C'est sa grand-mère, donc mon arrière grand-mère qui l'a élevé et aussi surtout son frère Pierre. Mon grand-père lui, ne s'est jamais remarié pourtant c'était un grand et bel homme qui mesurait 1 mètre 98. Comme il était jeune et vigoureux quand il a perdu sa femme, je présume qu'il a du avoir des maîtresses mais si ça a été le cas, il a été très discret et personne n'en a jamais rien su.

Pierre, le frère de mon père qui s'est beaucoup occupé de lui quand il était petit, était d'après ce que l'on m'en a dit, un homme à part. C'était la bête noire de la famille, un peu marginal, un peu voyou, beaucoup débrouillard mais un cœur

d'or. A mon avis, pour être tel que je suis, c'est que je dois beaucoup lui ressembler, en tout cas, je me sens proche de cet homme.

Plus tard, il y a eu un partage suite à un héritage et là, je ne sais pas ce qui s'est passé ; tout le monde s'est mis contre Pierre et mon père s'est rangé du côté de la majorité. Après, il a regretté sa décision parce qu'il s'est fâché avec son frère qui s'était occupé de lui quand il était petit. Chacun ayant sa fierté, ils ne se sont plus jamais revus et je sais que mon père en a beaucoup souffert.

Dans sa vie et à ma connaissance, mon père n'a pleuré que trois fois.

La première, c'est lorsque le petit frère Francis est mort. De voir un petit être qui venait tout juste de faire son entrée sur terre en repartir aussi vite, ça l'a bouleversé.

La deuxième fois, c'est lorsque j'étais adolescent. J'ai toujours été très famille et je ne comprenais pas pourquoi on n'allait jamais voir cet oncle Pierre dont j'avais pourtant beaucoup entendu parler. Un jour, j'ai dit à mon père que j'aimerais bien connaître Pierre et Papa s'est mis à pleurer. J'ai compris qu'il était triste de s'être brouillé avec son frère qu'il aimait tendrement mais que par fierté mutuelle, ni l'un ni l'autre ne ferait jamais le premier pas de la réconciliation. Un jour, je suis allé voir cet oncle et quand nous avons parlé de mon père, lui aussi s'est mis à pleurer. C'est quand même dommage, quand on a des frères et sœurs, de rester sur un malentendu et de souffrir chacun dans son coin plutôt que de faire le premier pas vers la réconciliation, simplement pour

une question de fierté ou d'orgueil. J'ai revu mon oncle Pierre le jour de l'enterrement de Papa

La troisième fois que j'ai vu pleurer Papa, c'était le 9 novembre 1970, pour la mort du Général de Gaulle.

A 18 ans, Papa a rencontré Maman et ils sont tombés amoureux mais là aussi, Papa n'a vraiment pas eu de chance. Tout juste après leur rencontre, il a fait une méningite et il a été hospitalisé à Béziers. Ma mère qui était amoureuse, prenait le car pour aller le voir mais comme c'était contagieux, elle ne pouvait le voir qu'à travers le hublot de la chambre. Heureusement pour lui, il n'a pas eu de séquelles mais il est resté longtemps à l'hôpital.

Dès qu'il a été guéri, ils se sont mariés. Papa travaillait alors à Béziers chez Fouga, la grande usine biterroise qui employait plusieurs centaines de personnes et qui construisait les avions « Fouga Magister ». Par la suite, Papa a pu entrer à la Mairie de Valras ; il était plus près de la maison et n'avait plus à faire tout ce trajet pour aller travailler.

Maman elle, ne travaillait pas. Elle avait suffisamment de travail à la maison avec tous ses enfants. Quand ma sœur Danielle est née, ils étaient jeunes mariés et n'avaient pas beaucoup d'argent aussi, ce sont les parents de ma mère qui se sont beaucoup occupés d'elle. Par la suite, ils ont toujours voulu l'avoir avec eux et elle s'est plus attachée à mes grands-parents qu'à sa propre famille.

Il avait tout juste 30 ans quand notre père a appris qu'il avait du diabète et progressivement, son état de santé s'est

détérioré. Il avait 39 ans quand ses problèmes se sont aggravés et il a fallu l'hospitaliser à Montpellier où on lui a enlevé les artères qui étaient bouchées pour les remplacer par des artères en plastique.

Il est resté trois mois à Montpellier et Maman allait le voir à l'hôpital ce qui était toute une expédition parce qu'il fallait qu'elle nous case et qu'ensuite, elle prenne le car jusqu'à Béziers, le train jusqu'à Montpellier, le bus jusqu'à l'hôpital et la même chose au retour ; ça devait être épuisant pour elle mais par amour pour son homme, elle n'hésitait pas à le faire.

Après, il n'était plus le même homme. Sa santé déclinait et son moral était atteint. On aurait dit qu'il n'avait même plus la volonté de se battre pour vivre.

J'ai toujours été différent de mes frères et sœurs et je n'étais pas rentré dans le rang, ce qui chagrina mon père. Il aurait voulu que je fasse comme les autres, c'est-à-dire travailler pour un patron, me marier, avoir des enfants et partir de la maison pour faire mon nid. C'était un homme vaillant, travailleur et honnête et il ne supportait pas les gens qui n'entraient pas dans le moule. Moi, j'étais trop indépendant pour envisager un tel avenir et souvent, avec Papa, nous nous heurtions parce qu'il ne me comprenait pas.

Malgré ça, il a toujours eu une énorme confiance en moi. Il me respectait et se confiait à moi quand il avait des soucis. Un jour que j'étais dans ma chambre, il est entré et s'est assis sur le lit.

Il me regarde et me dit « Je suis malheureux parce que je ne suis plus un homme ».

Ca m'a choqué et je lui ai répondu « Mais pourquoi tu me dis ça, Papa ? »

« Parce que je suis impuissant depuis mon opération ».
Il avait 39 ans.

J'ai regardé mon père et du tac au tac, je lui ai répondu « Papa, il y a des gens qui sont impuissants de naissance. Jamais ils ne connaîtront les plaisirs de l'amour. Toi Papa, tu as construit ton foyer. Tu as Maman et tu nous a tous les cinq. Pense à nous. Sois fort ».

Ca lui a remonté le moral et il s'est un peu repris. Je crois qu'il a compris ce que je voulais lui dire ; qu'il n'avait pas à rougir de ne plus être viril mais qu'au contraire, il pouvait être fier de sa famille.

En fait, il était très malheureux de ne plus pouvoir faire l'amour avec ma mère. Il avait peur qu'elle s'en aille ailleurs voir un autre homme pour la satisfaire mais Maman est toujours restée fidèlement auprès de lui jusqu'à son dernier jour.

C'était un homme qui avait énormément de qualités mais il avait un petit défaut que ma mère connaissait : il aimait les femmes. Il était plus discret que moi mais Maman savait qu'il avait des maîtresses.

Quelques années plus tard, un jour Maman m'a dit « Finalement, je lui en ai voulu quand il avait des maîtresses. J'avais trouvé dans sa poche, une lettre qu'une gonzesse lui avait envoyée quand il était à l'armée. Il retrouvait cette fille

et faisait l'amour dans une voiture alors qu'il sortait déjà avec moi. J'étais jalouse et même qu'un jour, je lui ai cassé sa traction avec une pierre. Mais maintenant, je lui ai pardonné. A savoir ça, le peu qu'il en a profité et bien, il a eu raison de le faire ». Maman l'aimait trop pour envisager de le quitter pour aller avec un autre homme.

Il y a au moins une chose que je sais ; c'est que je tiens de mon père pour aimer autant les femmes et en avoir plusieurs en même temps.

Papa a toujours fumé et quand j'étais adolescent, comme tout le monde, j'ai fumé en cachette de mes parents. Un jour quand j'avais 16 ans, Papa m'a tendu une cigarette et m'a dit « Je préfère que tu fumes devant moi parce que si tu fumes en cachette, tu en fumeras le double ».

Papa a galéré toute sa vie. Il n'a vraiment pas eu de chance. Ses problèmes de santé se sont aggravés. A la fin, il était presque paralysé et il fallait le porter et l'aider dans les gestes du quotidien. Le diabète avait gagné et il ne voyait presque plus. Il s'est affaibli et n'a même pas tenté de se battre pour essayer de vivre plus longtemps. Avec le recul, je me dis que de toute façon, ça n'aurait rien changé. Qu'est-ce que la vie lui aurait apporté de plus s'il avait vécu encore quelques mois dans l'état où il était ?

Putain de merde ! Il n'a pas eu de cul ! Il est mort jeune. Il avait à peine 51 ans. Il s'est éteint le 14 juin 1979 et j'avais encore plein de chose à lui dire, plein de choses à apprendre de lui, plein de choses à vivre avec lui.

Je ne suis qu'un petit con et je le regrette maintenant. A savoir ça, j'aurais profité d'avantage de lui et ce regret, je le porterai toute ma vie.

Je n'étais qu'un adolescent et je ne pensais qu'aux copains, aux filles, aux chevaux et à m'amuser mais je n'avais jamais de temps pour mon père.

J'ai cherché dans les souvenirs de famille et je m'aperçois que je n'ai aucune photo de moi avec lui, aucun souvenir partagé. Quand il me demandait de l'accompagner à la pêche, j'avais toujours une bonne excuse pour refuser ; je préférais aller voir les gonzesses.

Et puis, il y a autre chose que j'ai toujours regretté. C'est que Papa ne nous embrassait jamais. A la maison, on ne se faisait pas la bise le matin en se levant ou le soir en rentrant. Pourtant je n'ai jamais douté de l'amour que notre père avait pour nous mais il était trop fier ou trop pudique pour le montrer. Il nous aimait mais n'appréciait pas les démonstrations et ça suffisait à son bonheur. En devenant adulte, j'étais presque gêné de l'embrasser. Chez nous, dans la famille on n'était pas habitués à se faire la bise entre frères et sœurs et c'est resté. Et pourtant, j'aime mes frères et sœurs, tous de la même façon même si je ne sais pas le leur dire ni le leur montrer.

Je souffre que chacun ait sa famille, sa vie, son travail et qu'on ait pas assez souvent l'occasion de se voir. Nous ne faisons plus de fêtes de famille parce que je ressentais trop mal le fait que chacun se force à faire semblant ; je ne

parvenais pas à dissimuler cette sensation que je n'appréciais pas et donc, j'ouvrais ma gueule.

Pour mon père, j'étais un mystère ; je ne ressemblais pas aux autres. Mais je pense que s'il avait une affection toute particulière pour moi c'est parce que je dois beaucoup ressembler à son frère Pierre qu'il a tant aimé et qu'il a eu le sentiment d'avoir trahi lors du fameux partage.

Ca chagrina beaucoup mon père que je ne sois pas marié, à vivre chez moi et à travailler pour un patron. Pourtant, un jour alors que j'étais très jeune, je lui avais prouvé qu'en une seule transaction tout à fait honnête, je pouvais gagner plus que lui en tout un mois. Je reviendrais sur cet épisode dans le chapitre consacré aux petits boulots.

Plus tard encore, lorsque j'ai créé ma pizzeria à Valras-Plage et que mon commerce a tout de suite bien marché, j'étais fier de moi.

Le soir, après que mon associé et mes employés étaient partis, je me retrouvais seul avec mes angoisses et j'attendais quelqu'un. Je savais que la porte ne s'ouvrirait jamais et que ce quelqu'un que j'attendais parce que je savais qu'il serait fier de moi : c'était mon Papa.

J'aurais été fier de lui dire « Tu vois, Papa ; tout ça c'est à ton fils, c'est moi qui l'ai fait. Ce renégat qui ne fait rien comme les autres, tu vois, il a quand même réussi ». Alors, il m'aurait pris dans ses bras et m'aurait serré très fort sans rien dire et il aurait pleuré de joie et de fierté. Papa ! Comme tu me manques !

J'ai donné un grand coup de poing sur une des tables et j'ai hurlé ma douleur.

Ce que je voudrais dire aux jeunes, c'est surtout de profiter de leurs parents lorsqu'ils sont là. Après, quand on est adulte et que notre Papa et notre Maman ne sont plus là, on se sent bien seul et on a tant de regrets.

Il faut faire un maximum de photos avec eux, il faut partager plein de choses avec eux. Il faut se fabriquer des souvenirs qui nous tiendront compagnie jusqu'au bout de notre propre vie.

Si je trouve qu'au niveau de la chanson, Jacques Brel a chanté tout ce qui pouvait être dit, il y a cependant une chanson qui n'est pas de lui et qui en dit encore bien plus encore.

Cette chanson, c'est « Mon Vieux » de Daniel Guichard. Cette chanson, je ne peux pas l'écouter à la radio lorsqu'il y a du monde autour de moi.

Lorsque je l'écoute, c'est que je suis tout seul dans ma chambre et que je pense à mon Papa et là, je pleure comme un tout petit enfant. Je crois qu'on ne pourra jamais remercier assez Daniel Guichard d'avoir créé cette chanson. Ce qu'il dit est fort, puissant et criant de vérité. J'écoute cette chanson et je pense à toi : **PAPA**.

XI - Dix ans de coma

J'étais anéanti, je ne savais plus où j'en étais de ma vie, je ne comprenais plus rien. Le coup a été particulièrement dur à encaisser. Et bien entendu, dans un pareil cas, il n'y avait plus personne autour de moi.

A ce moment-là, je n'habitais pas avec Maman ; je logeais au karting de Sérignan (l'ancien emplacement, celui qui se trouve sur la route du Port de Sérignan). Le propriétaire me laissait occuper une chambre et en échange, je gardais les lieux en son absence.

Un jour que j'étais seul et désespéré, j'ai attrapé un fusil et je me revois encore avec le canon sous le menton. J'en étais à tel point de mes tristes pensées que la vie m'était trop lourde à porter ; la meilleure solution était d'en terminer une bonne fois pour ne plus avoir à penser. Mais décidément, le suicide ne fait pas partie de mes conceptions et à la dernière seconde, j'ai dirigé le canon vers le ciel et j'ai tiré deux coups. Ensuite, j'ai hurlé toute ma douleur et j'ai crié du plus profond de mes tripes : « Je donne ma vie à qui veut la prendre ».

Où étaient-ils, mes amis d'hier ? Ceux qui venaient me serrer la main et me taper dans le dos quand tout allait bien pour moi, quand je passais à la télé et qu'on me reconnaissait dans la rue.

Où étaient-ils donc tous ceux qui venaient me voir à la fin des spectacles, sachant qu'après on irait prendre un verre ou finir la soirée au restaurant et en boîte ?

Où étaient-ils, tous ces faux culs qui m'assuraient que je pouvais compter sur eux ? C'est facile de compter sur les autres quand tout va bien mais c'est quand on est dans la merde qu'on reconnaît ses véritables amis. Et les miens, à la sortie, ils n'étaient pas bien nombreux.

Il y en a eu pourtant, des amis... J'ai commencé à sortir pour m'étourdir. J'ai commencé à fréquenter des gens qui m'ont entraîné, argent ou pas argent ; je m'étourdissais dans toutes les fêtes pour oublier mes soucis, je bravais tous les interdits. J'avais une copine mais elle m'a laissé tomber quand elle a vu que je partais en couilles. Je m'en foutais, je m'étais fait d'autres copains, surtout celui qui a eu l'idée géniale de me proposer un truc pour tout oublier. Un jour, il me dit : « J'ai de la cocaïne, tu vas voir. Toi qui aimes les gonzesses, avec ça au pieu, tu seras en forme ».

J'ai toujours farouchement refusé de toucher à la drogue. Non seulement, je ne voulais pas entendre parler de cette merde mais de plus, je faisais la morale aux jeunes cons qui s'y adonnent. Je leur disais qu'il ne faut pas toucher à cette merde, qu'ils risquaient de foutre leur vie en l'air et qu'ils risquaient de faire des conneries.

Des conneries, dans ma vie, j'en avais fait suffisamment mais s'il y en a une que je n'avais jamais faite, c'était bien celle-là. Il faut croire que j'étais tombé bien bas moralement ou que j'avais besoin de me raccrocher à quelque

chose. De toute façon, je me suis dit que je pouvais bien essayer une fois et qu'il n'y aura pas de deuxième fois.

Ces gars-là, sont des rusés ; ils savent y faire. Pour être sûrs de vous appâter, la première ligne, ils vous l'offrent. Quand on voit cette traînée de poudre blanche, on se dit que ce n'est pas bien méchant puisqu'il y en a si peu. J'ai sniffé et je n'ai rien senti. Contrairement à ce que je croyais, je ne me suis pas senti un surhomme, je n'étais même pas dans un état euphorique, bref j'étais normal.

Au bout d'une demi heure, je ne ressentais toujours rien si ce n'est mon nez qui s'est mis à couler et à me démanger mais rien d'autre ; je n'arrêtais pas de me moucher. Avant de retourner en boîte de nuit, nous avons sniffé une deuxième ligne dans un chemin de terre. Je ne sais pas si c'était la première ligne qui commençait à faire effet ou si c'était les deux cumulées mais je me suis tout de suite senti beaucoup mieux. J'étais en forme, je n'avais pas sommeil, mon moral s'est amélioré et j'ai bu probablement un peu plus qu'il ne l'aurait fallu. A l'exception de mon nez qui me piquait toujours et qui coulait sans arrêt, autrement lorsque l'effet s'est estompé, je n'ai pas senti d'effets secondaires.

Comme je me l'étais promis, par la suite je n'en ai pas repris et je ne pensais pas renouveler l'expérience.

Trois ou quatre jours plus tard, je suis parti en bringue avec des copains et rebelote, on m'a proposé d'en prendre. J'ai craqué. Dans la même nuit, j'ai du en prendre quatre ou cinq lignes et là, c'est parti. Je suis devenu accroc et la descente aux enfers a commencé. J'avais tout juste 40 ans et

je ne savais pas que je venais de sombrer dedans pour une période de neuf années.

Tout s'est enchaîné mais je m'en foutais, je ne m'en rendais même pas compte. Je n'étais plus moi, j'étais devenu un zombi. Et bien sûr, c'est à ce moment-là qu'on m'a fait comprendre que si je voulais ma poudre, il fallait que je la paye et le prix d'un gramme de cocaïne, c'est entre 45 et 50 euros. A partir de là, je n'ai plus vécu que pour trouver de l'argent pour me payer mes doses, mes journées ou plutôt mes nuits, s'était pour retourner dans mon monde artificiel.

Je n'avais plus rien à attendre de personne alors qui ça pouvait bien gêner si je foutais ma vie en l'air ? J'avais perdu mes chers chevaux et je n'arrivais pas à m'en remettre. Après le coup de la pizzeria et celui de la péniche, la perte de mes animaux avait été le coup de grâce ; je me foutais de tout, plus rien ne pouvait m'atteindre.

Dans ma déchéance, j'avais compris une chose ; quand on prend de la cocaïne, on ne mange pratiquement plus aussi, pour éviter de me détruire totalement, peut être par instinct de survie, je m'interdisais d'en prendre avant de manger. Du coup, mes journées étaient bizarrement organisées : je dormais toute la journée et ne me levais que le soir pour manger et ensuite, je partais à la recherche de ma dose parce que dès que j'étais en manque, je m'énervais. Malgré tout, j'ai toujours réussi à me contrôler. Pour me procurer mes doses, j'aurais été capable de n'importe quoi ; j'aurais même réussi à vendre un congélateur à un esquimau. La dope était ma priorité et même la seule préoccupation de mes journées

Comme l'un des principaux effets de cette drogue, s'est de ne pas avoir sommeil, je passais toutes mes nuits à faire la bringue, à boire et à sniffer. Par contre, tant qu'on est sous l'effet de la cocaïne, on ne peut pas dormir et pour pouvoir le faire, il fallait que j'attende aussi, ma vie était rythmée par la dope.

J'avais changé mais je ne m'en rendais pas compte. Je n'avais pas vu non plus que tous mes anciens amis m'avaient tourné le dos, ce qui était normal. Quand les gens me reconnaissaient dans la rue, ils préféraient m'éviter mais moi, je m'en foutais.

Et puis, il y a tous les effets pervers de la drogue. Je n'avais plus de vie sociale puisque je passais mes journées à dormir pour essayer de ne pas penser à sniffer. Je ne rencontrais plus les gens normaux, ceux qui se lèvent le matin, vont travailler et se couchent le soir ; non, moi ceux que je fréquentais étaient des marginaux, des gens comme moi.

Pour me procurer mes doses, j'étais prêt à tout. J'ai parcouru jusqu'à quarante kilomètres pour m'en procurer et comme j'en prenais pour tous les copains, je négociais les tarifs comme un marchand de tapis. Quand j'y repense, j'aurais pu faire des choses qui auraient pu m'entraîner trop loin mais à ce moment-là, j'avais peut être une petite étoile qui acceptait encore de veiller sur moi.

Je me prenais pour un surhomme, je me sentais fort et bien sûr, j'étais persuadé que je pouvais arrêter la cocaïne quand je le voulais... mais je ne le voulais pas.

Est-ce que cette petite étoile veillait sur moi ou est-ce que dans le monde dans lequel j'étais, il me restait un brin de conscience ? Toujours est-il que j'ai toujours catégoriquement refusé de toucher à l'héroïne bien qu'on m'y ait souvent incité. C'est probablement ce qui m'a sauvé car un peut tout de même sortir plus facilement de la cocaïne et les séquelles causées sur l'organismes provoquent moins de dégâts.

Pour pouvoir dormir, il me fallait encore attendre deux à trois heures que l'effet soit estompé et quand je me réveillais, j'étais fatigué.

Il y avait deux hommes en moi ; il y avait celui qui se shootait et qui était une force de la nature et il y avait celui qui était en manque et qui était une véritable lavette.

Quand tu prends ta dose, tu crois que tu es le maître de l'univers, que tu es le plus grand, le plus fort, le plus beau. Rien ne te résiste, tu culbutes les nanas. Au lit, tu es un lion. Dans ta tête, tu as des tas de fantasmes bizarres que tu n'as pas ordinairement quand tu es clean. Heureusement, je n'ai jamais rien pratiqué de ce que j'imaginai parce qu'avec le recul, je crois que je serais mal à l'aise vis-à-vis de ces filles. En plus, ça ne me correspondait pas parce que moi, j'aime les femmes et je les respecte et si j'avais eu un comportement anormal, je serais embêté.

Je me sentais fort comme un taureau et d'un coup de colère, j'aurais pu tuer quelqu'un tellement tu crois que tes forces sont décuplées. Tu peux même faire des bêtises et là

aussi, je crois que ma petite étoile veillait toujours sur moi comme si elle savait qu'au fond, je ne suis pas quelqu'un de méchant et qu'on pouvait me sauver avant qu'il ne soit trop tard.

Et puis, il y a le côté moins glorieux. D'une part, j'avais perdu mes amis et mes repères mais surtout, j'étais devenu complètement paranoïaque. J'avais peur de tout ; je me cachais et m'enfermais pour ne plus voir personne parce que dans mon esprit, tout le monde me voulait du mal. Dans mes délires, j'étais devenu mythomane et j'inventais des tas de trucs qui me faisaient peur. Quand tu n'es plus sous l'effet de la coque, tu es une larve ; du loup que tu es quand tu prends ta dose, tu redeviens un petit agneau craintif. Tu te sens faible et vulnérable, comme un enfant, tu pleures pour un rien... et moi aussi, j'étais devenu comme ça.

Dans la rue aussi, tu as un comportement bizarre. Tu crois que tout le monde te regarde de travers, tu as peur et tu mets des lunettes de soleil pour qu'on ne te reconnaisse pas. Tu crois que les gens veulent te faire du mal et tu deviens suspicieux.

Il m'arrivait parfois de rester deux ou trois jours enfermé dans une chambre d'hôtel sans dormir tellement l'effet de la coque me tenait éveillé, de plus j'en prenais beaucoup. J'attendais que la nuit tombe parce que le jour me terrorisait ; je vivais comme un vampire. Le moindre bruit me faisait peur et je me suis surpris à bloquer la porte de crainte que quelqu'un ne veuille entrer ; je restais plus d'une demi-heure derrière la porte à épier, même la sonnerie du téléphone me terrifiait.

Lorsque je trouvais enfin le sommeil, je faisais des cauchemars peuplés de morts, je ne faisais que des mauvais rêves sans jamais y retrouver la joie. Autour de moi, tout était lugubre et j'évoluais dans un monde de tristesse avec des crises d'angoisse et suicidaires.

Quand j'y repense, je ne me reconnais pas dans cet homme puisque j'aime la vie de toutes mes forces et que l'idée du suicide m'est impossible.

Quand on prend de la drogue, ça se voit aux yeux, on a les pupilles qui se dilatent et en plus, on a des pertes de mémoires passagères.

Quand il m'arrivait de redevenir lucide, je n'étais pas fier de moi. Je ne me reconnaissais pas, je savais que toutes ces conneries, ça ne me ressemblait pas, ce n'était pas dans ma conception des choses mais je n'avais pas la volonté d'en sortir. Je m'en voulais d'être devenu cette espèce de déchet de la société et j'éprouvais un très fort sentiment de culpabilité. La cocaïne à cet effet que tu ne souffres pas trop du manque mais lorsque tu en vois ou lorsqu'on t'en parle, tu as systématiquement besoin d'en prendre.

Je m'enfonçais toujours un peu plus bas dans cette fange. Comme je n'étais pas en état de travailler et qu'il me fallait toujours trouver de l'argent pour me procurer mes doses, il me fallait me débrouiller et il m'arrivait de revendre des trucs « tombés du camion ». Si je n'étais pas devenu un délinquant dangereux, je commettais tout de même des petits larcins qui auraient pu me coûter cher et c'est là que j'ai eu

un petit coup de pouce du destin. C'est là que ma petite étoile qui est au-dessus de ma tête est intervenue pour me faire comprendre qu'il était enfin temps d'arrêter définitivement mes conneries.

Un jour que j'avais commis une de mes conneries, j'ai été arrêté et mis en garde à vue. Durant toute la durée de ma descente aux enfers, si j'ai fait des choses dont je ne suis par forcément fier, par contre, je ne me suis jamais attaqué à des êtres humains, je n'ai jamais commis d'agressions ni de vol avec violence bien que ça aurait été l'image que certains auraient voulu me coller. Je ne suis certes pas un saint mais je ne suis pas non plus un ripou.

Après un larcin, j'ai fait quatre jours de garde à vue et j'ai été présenté à un Juge. C'est là que je remercie la justice qui a tout compris. Le magistrat a compris qu'il ne fallait pas me punir mais au contraire m'aider à me sortir de ce mauvais pas. Probablement que pendant les interrogatoires, ils ont compris que j'étais dans la détresse et qu'au fond de moi, je voulais mettre un terme à toute cette partie de ma vie. Je me suis fait le serment à moi-même que si la justice était clémente avec moi, plus jamais, je ne toucherai à cette saloperie parce que j'étais conscient que si on me donnait une chance, par contre, on ne m'accorderait pas de deuxième chance. C'était là qu'il me fallait prendre la grande décision, et cette décision, je l'ai prise.

J'ai arrêté et depuis, non seulement je n'y ai plus touché mais qui plus est, je ne suis même pas tenté. Bien entendu, je suis suivi par des médecins et une psy mais je sens que je suis sur la voie de la guérison.

Je suis resté neuf longues années dans cet enfer et même s'il m'arrive de temps en temps de péter les plombs, je tiens bon. Aujourd'hui, ça fait près de deux ans que j'ai arrêté et je me sens beaucoup mieux dans ma tête et dans mon corps.

Mes véritables amis me sont revenus, j'ai de nouveau une vie de famille et une vie sociale. Je rembourse les sommes que j'avais empruntées pour me procurer ma dope. J'ai renoué avec la grande passion de ma vie et de nouveau, j'ai des chevaux et je prépare un nouveau spectacle équestre.

Pour le moment, je me tiens éloigné de certaines personnes du monde de la télévision et des gens du spectacle parce que dans le tas, il y en a qui m'ont indirectement ou directement incité à prendre de cette merde bien que je reconnaisse qu'ils ne me l'ont pas mise dans le nez et j'accepte une part des responsabilités de ma faiblesse.

Je sais qu'il me faudra être particulièrement vigilant parce que lorsque mon numéro sera au point et que je me produirai, immanquablement, ces personnes seraient susceptibles de me faire comprendre d'un simple regard...

Il me faudra être fort et affirmer ma volonté.

J'étais un adulte lorsque j'ai commis ce faux- pas par contre je n'accepte pas les gens qui se disent humains dans la vie et en proposent aux enfants à la sortie du lycée. A quinze ans, on est jeune, con et fragile. Rien que pour faire le mariole devant les copains et les filles, ils accepteraient pour

frimer. Quelque fois, la frime conduit à la déchéance et à la rupture de la vie. Déconnez pas les jeunes, mon message est très sérieux, VIVE LA VIE.